

ANDREI PANDREA

QUELQUES OBSERVATIONS CONCERNANT L'ÉTYMOLOGIE ET
LA GENÈSE D'UN ANCIEN NOM DE DIEU: ZALMOXIS

SUR LES RAPPORTS LINGUISTIQUES ENTRE ΖΑΛΜΟΞΙΕ ET "ZĂUL MOȘ"

1. Depuis l'antiquité et jusqu'à nos jours, divers auteurs ont essayé à trouver un sens au nom du dieu Zalmoxis.

Nous ne tenterons pas ici de reprendre chacune des hypothèses, pas plus que de les analyser de façon critique.

De telles synthèses ont été déjà entreprises par G. Kazarow, dans l'article "Die Thrakische Religion", de la *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, VI, AI, Zweite Reihe, XI Halbband, Stuttgart, 1936, par I. I. Russu dans *Religia Geto-Dacilor. Zei, credințe, practici religioase*, Cluj, 1947, et par Mircea Eliade dans *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, 1970.

On se livrera à un rappel succinct des principales de ces hypothèses.

Le premier qui propose une étymologie au nom de ce dieu sera le philosophe grec Porphyre (III^e siècle av. J.C.). Ce néoplatonicien croit que le nom en question provient de "peau, fourrure" (*zalmos* en thrace) et il reprend à Hérodote une vieille légende selon laquelle la naissance de Zalmoxis se serait produite sur une peau d'ours (Vita Pith., 14).

Au XVII^e siècle, M. P. Praetorius, dans *Orbis Gothicus* (Olivo, 1688) explique le nom propre par le v. slave *zamol*, "terre".

En 1852, Cless le rapproche du dieu de la terre des Lithuaniens: *Zameluks* (*Ziameluks*).

P. Kretschmer développe avec des arguments linguistiques l'hypothèse de Praetorius dans "Zum Balkanskytischen" (*Glotta*, XXIV, 1935, pp. 1-56).

Au cours de son livre *Religia Geto-Dacilor* et dans des écrits ultérieurs, I. I. Russu considère Zalmoxis comme un "dieu de la terre". Il emploie, d'ailleurs, de façon assez régulière la forme "Zamolxis".

Rhode, Deubner, Kazarow, Rhys Carpenter enfin, estiment avoir affaire à une représentation totémique de l'ours (Eliade détaille la question dans *De Zalmoxis*, pp. 52-54), en dépit du fait qu'aucune représentation du dieu n'apparaît dans l'iconographie thrace.

Aucune de ces hypothèses ne paraît satisfaisante. Parce que la presque totalité de ces travaux laisse de côté le contexte historique, social et culturel

commun des Daces. Parce que les structures sociales des communautés paysannes des Albanais et des Roumains n'ont pas été prises en considération, or elles sont héritées d'un tronc ethnique thraco-illyrien commun. Parce que les éléments communs aux deux lexiques, roumain et albanais, n'ont pas été analysés (dont les lexies *moș*, et *moshë*) et parce que les répertoires renfermant les derniers vestiges de la langue thrace n'ont été réalisés qu'au cours du dernier centenaire.

2. Le fait est reconnu que la presque totalité des informations détenues par la thracologie nous vient des informateurs grecs et latins. Il s'agit de données sur divers domaines de la vie des populations thraces (Géto-Daces, Phrygiens) ou illyriennes, dont fait partie la religion: "Les quelques documents valables transmis par les auteurs anciens se réfèrent uniquement à certains aspects de la religion, en ignorant le reste — et nous sommes réduits à nous imaginer ce que pouvait constituer ce mystérieux reste" (M. Eliade, *op. cit.*, p. 60).

3. Ces sources primaires permettent sans doute de connaître et de comprendre des peuples qui furent importants pour l'Antiquité. Mais parfois les quantités de l'information qu'elles véhiculent ou la forme par laquelle ces quantités sont exprimés les rend mensongères.

Les écrits pèchent par le fait que leurs peu d'objectivité: les auteurs se trouvaient face à des réalités étrangères, trop peu connues d'eux-mêmes. Ils les ont tout de même transcrites mais une fois passées au filtre de leur *interpretatio graeca* ou *interpretatio latina*.

Le risque qui découle logiquement des informations ainsi composées est qu'elles ne reflètent la réalité ni dans sa globalité, ni peut-être en partie. C'est aussi d'investir des faits imaginaires ou des légendes de valeurs de vérités. Hérodote lui-même l'affirme: "Pour moi je ne refuse pas de croire ce qu'on raconte de la demeure souterraine, et je n'y crois pas trop non plus (...). Qu'il ait été un homme, ou que ce soit un être divin du pays des Gètes, laissons cela" (*Historiai*, IV, 95-96, trad. Legrand).

Les déficiences de forme se réfèrent, à leur tour, à un double aspect: celui de la nature différente des langues impliquées et celui de la notation intercalée, dans les textes grecs et latins, des mots (anthroponymes, toponymes, gloses, etc....) thraces (daces, phrygiens) ou illyriens.

Le premier aspect reflète le fait qu'entre toutes ces langues il y avait de grandes différences: le thrace et le géto-dace sont des langues satem, l'illyrien, le grec et le latin des langues centum, et aucune ne ressemble à une autre.

Et sans parler d'Ovide (43 av. J.C. - 17 ap. J.C.), qui exilé parmi les Gètes,

avait appris leur parler, trop peu d'auteurs grecs et latins ont eu des notions, même élémentaires, sur les langues des peuples dont ils écrivaient l'histoire.

Malheureusement, les poèmes en dace, écrits à Tomis (aujourd'hui Constanța) par le poète sulmonais se sont perdus, tout comme *De bello Dacico*, de l'empereur Trajan, ou *Getica* du médecin impérial Criton.

Le deuxième aspect est lié au fait que le grec et le latin bénéficiaient d'alphabets qui notaient de façon correcte les sons existant dans leurs langues, tandis que les peuples thraces, qui n'avaient pas d'alphabet propre, utilisaient rarement l'écriture. Lorsqu'ils le faisaient c'était avec des alphabets d'emprunt. D'ailleurs des mots notés par les Daces eux-mêmes sont très rares. Existents-ils en réalité?

L'inscription DECEBALUS PER SCORILO, notée en caractères latins, découverte à Grădiștea Muncelului (l'ancienne capitale du royaume dace, Sarmizegetusa) par C. Daicoviciu en 1955 (et publiée en *Studii și cercetări de istorie veche*, VI, 1955, București, p. 57), ainsi que les fragments céramiques avec les inscriptions BUR, REB et MARK (en caractères latins) et encore une fois MARK et BASILEUS THIAMARCOS (en caractères grecs) et découverts en juillet 1963 et plus tard, à Ocnița-Vilcea, par Dumitru Berciu, font partie des exemples les plus célèbres. En outre, "tout comme chez les Celtes, les sacerdoxes et les moines thraces et géto-daces se méfiaient de l'écriture" (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, II, p. 168) quoique, précisément, ils représentaient eux-mêmes la classe cultivée de la société.

De l'absence d'un alphabet dace et de l'inexistence de signes graphiques pour les sons spécifiques au dace, dans les alphabets grec et latin, vient logiquement un autre risque: celui de faire des transcriptions inexactes, erronées ou altérées de quelques-unes des lexies thraces (intercalées dans les textes ou épigraphiques) quand celles-ci présentaient des structures soniques inhabituelles pour l'oreille d'un Grec ou d'un Latin.

On comprend l'hésitation de ceux qui devaient noter des sons existant en langue dace (on peut avancer avec une certaine prudence le "ă", et "ș", tel qu'ils existent en roumain) et inconnus dans les deux autres langues lorsqu'ils devaient choisir entre les quelques lettres de leur alphabet qui leur en semblaient les plus proches.

Si l'on ajoute le fait que Grecs et Latins avaient l'habitude d'adjoindre, parfois, à ces mots étrangers des affixes propres à leurs langues (surtout des désinences), le fait que certains mots daces ne ressemblaient plus à eux-mêmes dans la transcription se trouve expliqué.

Les opinions sont partagées sur l'existence des sons "ă", et "ș" (ə, S = ch) en dace.

Des auteurs comme N. Iorga, Th. Capidan, E. Gamillscheg, S. Pușcariu, N. Mateescu, Al. Rosetti, Al. Philippide, O. Nandriș, Gr. Brâncuș, C. Poghiric, sont d'avis que ces sons pouvaient trouver leur origine dans le substrat autochtone.

N. Iorga, dans *l'Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II, 1937, Bucarest, p. 135, considérant les structures linguistiques du roumain et vérifiant leur ancienneté, en dit: "Cette nation en formation, *romane* d'abord, *roumaine* ensuite, l'est ainsi surtout par la langue qui s'était formée, pour toutes ses pensées et pour tous ses besoins, avant d'ajouter des noms et des nuances pris à d'autres, sur des bases qui, ainsi que nous l'avons prouvé, sont, en partie, très anciennes — ceci même en ce qui regarde une phonétique dans laquelle les sons obscurs *ă* et *â* (=î) sont à côté d'un *ch* inconnu au latin et d'un *tz* qu'il n'avait pas dans une si large proportion".

Toujours lui, en *l'Histoire...*, I, Partie II, 1937, Bucarest, p. 116, écrit: "Mateescu croyait déjà qu'on pourrait deviner les sons obscurs roumains qui sont le *ă* et le *â*" et à la page 118 *op. cit.*, il fait encore cette remarque: "pendant le IV^e siècle (av. J.C., n.n.), chez les Romains on disait *zies* au lieu de *dies*" sur un phénomène se trouvant en synergie avec un autre, qui existait aussi en *dace*.

S. Pușcariu constate: "ă, â (î): certains les attribuent à l'élément autochtone (Th. Capidan, E. Gamillscheg) (in *Études de linguistique roumaine*, Olms Verlag, 1973, p. 203); Al. Rosetti affirme: "le système consonantique roumain contient les fricatives et les affriquées prépalatales *ș*, *ț*, *ž*, *ğ*, que le latin ne connaissait pas" (in *Istoria limbii române*, București, 1968, p. 99).

"Pour certains linguistes l'évolution en *ș* du *s* (lat. sic) *și*, septem) *șapte*) peut-être de provenance thraco-dace (les très anciens noms daces de rivières présentent ce son: Argeș, Criș, Mureș, Someș, Timiș, etc.... De même, dans les mots albanais antérieurs au XI^e siècle il n'y a pas de son *s*, mais seulement des *sh*" (Florica Dimitrescu et collab. *Istoria limbii române*, Edit. "Didactică și pedagogică", București, 1978, p. 69).

Enfin des opinions pareilles sont encore développées par Al. Philippide (in *Originea românilor*, Iași, II, 1928, p. 56), O. Nandriș (dans "Survivances phonétiques préromanes en roumain", in *Mélanges de langues et de littératures romanes dédiés à la mémoire de Istvan Frank*, Saarlandes, 1957, p. 499), C. Poghiric ("Vocalele rom. *ă* alb. *ë* bg. *b* și oscilația a/e în grafia cuvintelor trace", in *Studii și cercetări lingvistice*, XI (1960), 3, pp. 657-660) et Gr. Brâncuș ("Vocala *ă* în română și albaneză", *ibid.* XXIV (1973), 3, pp. 291-296).

4. Quelques exemples de transcriptions différentes d'un même terme sont donnés plus loin. On insistera sur celles découvertes en Dacie. Les noms de dieux ("théonymes") seront examinés plus en détail, et sans tenir compte de leur provenance territoriale.

Les exemples proviennent de l'article "Thrace et daco-mésien: Langues ou dialectes?" de Cicerone Poghirc, publié en *Thraco-Dacica*, Ed. Acad. R.S.R., București, 1976, pp. 335-347, du livre de I. I. Russu: *Limba traco-dacilor*, ed. II-a, Editura Științifică, București, 1967, ainsi que de quelques œuvres de N. Iorga.

I. I. Russu et C. Poghirc ont étudié les formes héritées des langues thraces et surtout celles réunies dans des ouvrages d'auteurs devenus classiques: Wilhelm Tomaschek: *Die alten Thraker*, Wien, 1893-1894, D. Detschew: *Die Thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, V. Beševliev: *Nachträge zu den Trakischen Sprachresten*, Sofia, 1959, K. Vlahov: *Nachträge und Berichtigungen zu den Thrakischen Sprachresten und Rückwörterbuch*, Sofia, 1963. Ce sont, on se rend compte, les meilleurs répertoires et corpus d'inscriptions concernant les restes du parler thrace.

Selon C. Poghirc (article mentionné, p. 346) 3.017 lexies et gloses thraces nous sont aujourd'hui connues, découvertes sur le territoire correspondant à la Thrace, la Dacie, la Mésie Supérieure et la Mésie Inférieure.

Les résultats et la répartition des mots en catégories seront présentés tels qu'ils se trouvent dans l'article de C. Poghirc, mais nous isolerons ceux provenant de Dacie, pour lesquels nous établirons le pourcentage face à l'ensemble du trésor thrace.

Voici ce tableau, réduit pour une meilleure illustration de notre but:

	<i>Total</i>	<i>En Dacie</i>	<i>%</i>
Hydronymes	136	33	24,26
Oronymes	33	3	9,09
Oikotoponymes	901	90	9,99
Phylonymes	198	50	25,25
Théonymes	192	1 (2)	0,52 (1,04)
Anthroponymes	1.443	90	6,24
Gloses	114	47	41,23
Total	3.017	314 (315)	10,41 (10,44)

La répartition des théonymes est la suivante:

	<i>Total</i>	<i>Thrace</i>	<i>Dacie</i>	<i>Mésie Inf.</i>	<i>Mésie Sup.</i>	<i>Pantheses</i>
Théonymes	193 (194)	150	1 (2)	27	15	1 (2)

Et voici quelques exemples de transcriptions parallèles et oscillantes:

1. *Hydronymes*

Marus, (Marisia, Μορήσης): Oscillations: a-o; i-u;

Désinences: -o, -us, -ia;

Μουσαῖος (Μουσέος): α-ε; -ῖος, -ος.

Πορατα (Πυρετός): ο-υ; α-ε; -ος.

Τιβίσκος (Tibisia, Τιφήσας, Τιμήσης): β-φ-μ; -ος, -ια, -ας, -ης.

2. *Oronymes* (ces noms sont peu concluants).

3. *Toponymes*

Ἄκμονία (Agmonia): κ-g

Arcidava (Arcidaba, Αργεδαβον): v-b, i-ε; -ov

Bersovia (Berzobis): v-b; -is

Butes (Βουτας, Butae): -es, -ας, -ae.

Capora (Cepora): a-e.

Cersie (Certie): s-t.

Comidava (Cumidava): o-u.

Dierna (Tierna, Tsiernensis, Zernae): d-t-ts-z.

Gaganae (Gazana): g-z.

Γερμίζερα (Germisara, Germigera): z-s-g, ε-a.

Νετίνδαυα (Νεντιδαυα)- métathèse: τιν-ντι

Pelendava (Pelendova): a-o.

Πορολισσον (Παραλισσον, Porolissum): o-a (α); ov, -um.

Potaissa (Patavissa): o-a; v -zéro.

Sacidaba (Acidaba, Sacidava): b-v; s prothétique?

Τιβίσκον (Tibiscum, Tiviscum, Tibis): b (β)-v; -κον, -cum.

4. *Noms de tribus* (“ethnonymes”, “ethnikons”)

Abritani - Abretteni: i-e, t-tt; -ani, -eni.

Ἀγάθυρσοι (Agathyrsi): -οι

Δάκοι (Daci): -οι.

Costoboci (Κο(ι)στοβῶκοι, Castabocæ): i intercalé; -ci, κοι, -cae.

Διμήνσιοι (Dimenses): -ιοι, -ses.

Moesi (Μοισοί, Μυσοί, Mysi): oe-oi-y; -οι, -i.

Πικήνσιοι (Picenses): -ιοι, -es.

Saboces: (Σαβῶκοι) -ces; -κοι.

Τέριζοι (Τερετισοι): -ετ intercalé; s-z.

5. *Phytonymes*

Ces noms de plantes proviennent des ouvrages de Pedanius Dioscoride d'Anazarba, *Περὶ ἑλληνικῆς ἰατρικῆς* (écrit vers 77-78 ap. J.C.) et de l'anonyme latin Pseudo-Apuleius, *De medicaminibus herbarum* (écrit vers la fin du IIe siècle ap. J.C.). Nous transcrivons le nom de ces plantes en alphabet latin. Le premier terme appartient à Dioscoride, le deuxième à Pseudo-Apuleius.

Dielleina - Dielina: ei-i.

Koicodila - Koicolida: métathèse: dila-lida.

Teudila - Tavidila: e-a.

Mantia - Mantua: tia-tua.

Duodela - Diodela: u-i.

Boudathla - Budama: thla-ma.

Kroustane - Ebustrone.

6. *Anthroponymes*

Amadochus (Ἀμάτοκος Ἀμμοδόχος): d-t; -us, -os.

Auluzanus (Aulusanus, Auluzenus): z-s, a-e.

Bithys (Bitus): y-u.

Belizarius (Bilizarius): e-i.

Betespios (Uetespios): b-v.

Boraides (Buraides): o-u.

Brases (Brasus): e-u.

Brizanus (Brizenis): a-e.

Βυρεβίστας (Βυραβείστας, Βο(ι)ρεβίστας, Burobostes, Burvista): υ-o(i)-u, e-a-o

Butes (Butus): e-u.

Coson (Cotiso): ti intercalé.

Δαδα (Dades): a-e; -s.

Daravescos (Drabescus): v-b; -os-us.

Daruturma (Doroturma): a-o, u-o.

Degis (Διγγίς): e -iñ.

Δεκαίνεος (Dicineus): e-i, ai-i.

Δεκέβαλος (Decebalus, Decibalus): e-i.

Dorpaneus (Diurpaneus, Δορπάνας): o-iu.——

Duda (Dudis): a-is.

Langaros (Longaros): a-o.

Mucazanus (Mucasenus): a-e; z-s.

Oroles (Oloros): métathèse rol-lor; -es, -os.

Rabocentus (Rebucentus): a-e.

Scorylo (Scorilo, Coryllus): s-zéro; o-us.

Spartacus (Spartacos, Spartocos, Spartocion): a-o.

7. Théonymes

“On connaît plus de 150 théonymes thraces, dont les plus importants sont ceux des grandes divinités considérées panthraces: Zalmoxis, (Ge)beleizis, Zbelthurdos, Sabazios, Bendis, Semele, Heros, Asclepios. La plupart des théonymes attestés ne sont que des épithètes de ces grandes divinités.

D'autres épithètes appartiennent à des divinités moins connues: le «grand dieu» Δαρζάλας (Δερζέλας, Δερζαλάτης), et sa fête Δαρζάλεια.

Aucun des noms de ces divinités n'est attesté en Dacie, sauf celui de Zalmoxis, dans une source tardive (Iordanes, *Getica* 39).

C'est aux Gètes que les plus anciens témoignages (Mnaseas, Hellanikos, Hérodote, Diodore, Strabon) attribuent la plus importante divinité thrace - Σάλμοξις (Ζάμολξις, Zalmoxis), dont le nom ne se rencontre sur aucune inscription, ce qui va de pair avec le manque de représentations figurées de cette divinité.

L'attestation d'un seul théonyme autochtone en Dacie (Zalmoxis) et au pays des Gètes (...), par opposition à la grande quantité de divinités et surtout de théonymes en thrace est un fait qu'il faut bien prendre en considération quand on discute pour ou contre le monothéisme des Daco-Gètes” (C. Poghirc, *op. cit.*, pp. 340-341).

Voici quelques noms ou épithètes de dieux, employés sur le territoire thrace: Abrozelmé, Asclepios, Auluselmis, Bendis, Darzalas (Derzelas, Derzalates), Diazelmis, Dulezelmis, Ebryzelmis, (Ge)beleizis, Heros, Mestuzelmes, Pirmirula (Pyrmerulas), Saldini, Saldobuisenos (Saldobissenos, Saldokelenos), Sabazios (Sabadios, Σαβάδιος, Seuazios), Salmidessos, Salmyris, Semele, Utaspios, Zelmoutas, Zermodigestos, Zylmyzdrinus, Zalmoxis (Salmoxis, Zalmoxis), Zbelthurdos.

Un nom personnel “théophorique” (anthroponyme - théonyme), Ζάμοδεύγκος, découvert en 1960, par D. M. Pippidi, sur une inscription à Histria est cité, ainsi qu'un toponyme (une colline de Thrace), mentionnée par Macrobius (Saturn, I, 18, 11) - Zilmissos: “eique deo in colle Zilmisso aedes dedicata”. Faut-il inclure dans la même catégorie les noms de personne Abrozelmes, Auluselmis, Diazelmis, Dulezelmis, Ebryzelmis, Mestuzelmis?

De la lecture des termes précédents il se dégage que certains des éléments lexicaux se répètent plusieurs fois dans divers théonymes. Les voici:

1. *Zal*: a. Au commencement du mot: *Zalmoxis*, *Zalmodegikos*
b. A l'intérieur du mot: *Darzalas*
2. *Zel*: a. Au commencement du mot: *Zelmoutas*
b. A l'intérieur du mot: *Abrozelme*, *Diazelmis*, *Dolezelmis*, *Ebryzelmis*, *Mastozelmis*, *Derzelas*
3. *Sal*: Au commencement du mot: *Saldini*, *Saldobissini*, *Saldobissinos*, *Saldokelenos*, *Salmyris*, *Salmidessos*
4. *Sel*: A l'intérieur du mot: *Auluselmis*
5. *Zil*: Au commencement du mot: *Zilmissos*, *Zylmyzdrinus*
6. *Zer*: Au commencement du mot: *Zermodigestos*
7. *Zios*: A la fin du mot: *Sabazios*
8. *Dios*: A la fin du mot: *Sabadios*
9. *Zamol*: Au commencement du mot: *Zamolxis*
10. *Mis*: A la fin du mot: *Diazelmis*, *Dulozelmis*, *Ebryzelmis*, *Mestuzelmis*, *Auluselmis*
11. *Miss*: A l'intérieur du mot: *Zilmissos*
12. *Mox*: A l'intérieur du mot: *Zalmoxis*
13. *Mo*: A l'intérieur du mot: *Zalmodegikos*

Nous remarquons encore que certains éléments lexicaux se trouvent réunis:

- I - Sel + mis : *Auluselmis*
- II - Zel + mis : *Diazelmis*, *Dulezelmis*, *Ebryzelmis*, *Mastozelmis*
- III - Zil + mis : *Zilmissos*, *Zylmyzdrinus*
- IV - Zal + mox : *Zalmoxis*, **Zalmo(x)degikos*

Les éléments lexicaux: *zal*, *zel*, *sal*, *sel*, *zil*, *zer*, ainsi que *zios* et *dios* ont, d'après nous, le même sens de "dieu". *Zal*, prononcé en dace avec beaucoup de probabilité *zəl*, faisant partie de la même famille linguistique que *deiwoš* "ciel" dans les termes indiquant le "dieu" (lat, *deus*, slave *deva*, iran. *div*, lit. *diewas*, vieux germ. *tivar*) et dans les noms des principaux dieux: *Dyaus*, *Zeus*, *Jupiter* (M. Eliade: *Histoire des croyances...*, I, p. 201).

"A Odessos, on adore le "grand dieu" *Đerzélate*, dont les fêtes s'appellent "Darzalties" (N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. I, partie I, p. 90). Or, aussi pour ce nom de dieu, il y a des graphies différentes: *Darzalas* (*Derzalates*, *Derzelas*), où, pour l'appelatif *dieu*, nous constatons tant la graphie *zal*, que la graphie *zel*, équivalentes.

La même remarque s'impose dans le cas du théonyme *Sabazios*, noté

aussi Sabadios et Seuazios: l'équivalence entre *dios* et *zios* (signifiant *dieu*) est évidente.

Les différences constatées dans la façon de noter les oscillations dans les transcriptions de certains sons, peuvent nous indiquer précisément des sons du dace inexistant en grec et latin.

Ainsi l'oscillation $z(dz)=s$, indique une prononciation spéciale pour une dentale ressentie tantôt sourde, tantôt sonore.

Les oscillations a-e-o-i (a-e, e-a, e-a-o, a-o, i-o) peuvent indiquer l'existence de la voyelle \bar{a} (ə) et les oscillations o-u-ou, e-ii, i-e, u-i, i-u, y-u, u-e la voyelle \bar{i} (y) si elle existait, vraiment, à cette époque là.

L'oscillation z-d, en *dios-zios*, peut représenter une tendance phonétique qu'on a remarqué déjà pour le latin parlé au IV^e siècle av. J.C.

Enfin, d'autres oscillations consonantique sont observées: g-c, k-g, g-s, s-g, d-t, cl-th, d-t-ts-z, v-b, b-f-m etc.

Le même raisonnement peut être appliqué aussi pour les éléments lexicaux *mis*, *miss* et *mox*, où l'oscillation s-ss-x représente l'impossibilité de prononcer et de noter de manière correcte la consonne constrictive prépalatale sourde ξ ($\xi=ch, j$).

Tous ces éléments (*mis*, *miss*, *mox* et *mo[x]* en *Zalmo[x]degikos) semblent être identiques, comme sens, des précurseurs génétiques (presque inchangés) de certains mots du substrat: l'un du roumain (*moș*), l'autre de l'albanais (*motshë*, *moshë*). Il n'est pas tout à fait impossible que même le toponyme Moesia (Mesia, Mysia) et les anthroponymes ethnonymes *Mysoi*, *Moési*, puissent se trouver en rapports de parenté linguistique avec *moș*, signifiant peut-être une *moșie* (terre héritée) et ses maîtres, un héritage agraire à l'échelle tribale, avec une extension ultérieure provinciale romaine. Il est également plausible que tous les éléments à la forme *zal* signifient dieu.

Enfin, il y a aussi les désinences, d'origine grecque ou latine, qui une fois ajoutés, modifient l'aspect initial des mots daces.

Voici quelques désinences, grecs et/ou latins, parmi les plus fréquents: os-us, es-us, ia-is, oi-ses, as-koi, etc....

5. Dans ses "Logoi" ("Historiai"), IV, 94-96, l'historien grec Hérodote (c. 490 - c. 429), note le nom du dieu, en montrant, en même temps, que les Gètes "pensent qu'ils ne meurent point" et que "celui qui périt va rejoindre Zalmoxis, un être divin".

Dans certains manuscrits du même texte, le nom de la divinité apparaît aussi autrement orthographié: "Salmoxis". Mircea Eliade, en *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 59, commente: "En dépit du témoignage d'Hérodote

(exprimé, il est vrai, grammaticalement et stylistiquement avec une étonnante négligence)...". Il semble vraiment inhabituel que, dans ce passage assez bref, le plus important historien de l'Antiquité puisse manifester une telle négligence grammaticale et stylistique. Mais s'agit-il seulement de négligence?

Nous ne le croyons pas et nous essaierons, plus loin, de le prouver.

La graphie *Zalmoxis* est utilisée par Hérodote (Ve siècle av. J.C.), Platon (427-347 av. J.C.), Porphire (IIIe siècle av. J.C.), Diodore de Sicile (v. 80 - v. 29 av. J.C.), ainsi que par le Latin Apuleius (125-175 ap. J.C.) et le Goth Jordanes (VIe siècle ap. J.C.).

Les premières informations concernant le dieu proviennent d'Hérodote, de ses contemporains ou ses précurseurs, qui puisent à une source commune. De fait, entre les *Histoires* d'Hérodote et la *Geographie* de Strabon, tous les auteurs qui se réfèrent à ce dieu ne font que compiler Hérodote et de noter le nom *Zalmoxis*, sauf Posidonios duquel (Strabon (64/63 av. J.C.-21 ap. J.C.) s'inspire et qui le note, le premier, *Zamolxis*.

Uniquement "au début de l'ère chrétienne, Strabon (*Géographie* VII, 3,5) présente une nouvelle version du mythe de *Zalmoxis*, en puisant surtout à la documentation recueillie par Posidonios (v. 135 - v. 50 av. J.C.)" (M. Eliade, *Histoire des croyances...*, II, p. 174).

De cet auteur grec nous apprenons l'un des mécanismes culturels de déification chez les Daces: "l'identification entre le *dieu Zalmoxis* et son *grand-prêtre* qui finit par être divinisé sous le même nom" (M. Eliade, *op. cit.*, 175).

D'ailleurs, des opinions pareilles nous ont été transmises aussi auparavant par Platon, qui dans le *Charmide* (156,d), dialogue écrit probablement quelque trente ans après Hérodote, affirme que "*Zalmoxis* le roi", "est aussi dieu"; et ensuite par Lucien, qui dans ses écrits sur les Scythes (voir *Scytharum Colloquia*, 14, Leipzig, Teubner, 1970, et *Vera historia*, II, 17 ou *Sup. trag.* 42) affirme: "Les Scythes et les Gètes choisissent les dieux qui leur conviennent de la même façon qu'ils ont choisi *Zalmoxis*". Nous ajoutons aussi l'affirmation de Jordanes qui, en *Getica*, écrit: "avant *Zalmoxis* (les Gètes n.n.) ont eu un érudit, *Zeuta*". —

Par contre, nous rencontrons la graphie *Zamolxis*, une métathèse de la première forme, chez Posidonios, chez Strabon, chez Lucien (v. 125 - v. 182 ap. J.C.), chez Diogène Laërce (IIIe siècle ap. J.C.) et chez Flavius Claudius Iulianus (l'empereur Julien l'Apostat, du IVe siècle ap. J.C.).

De façon logique, la graphie *Zamolxis* ne doit être prise en considération que si nous admettons que les Daces eux-mêmes ont modifié le nom *Zalmoxis*

en Zamolxis, selon les mécanismes d'une évolution linguistique interne. Donc même dans ce cas, les explications devraient s'axer toujours sur la première forme, Zalmoxis, dont la seconde dérive.

6. Il est nécessaire de découper correctement les éléments lexicaux qui forment le théonyme pour en déchiffrer le sens.

“Les noms de personnes et de lieux (rivières, montagnes, etc.) chez les peuples de langue indo-européenne —dont les Thraco-Daces— étaient formés soit de *deux éléments* (racines, thèmes) s'il s'agissait de noms composés “pleins” (“Zweistämmige Vollnamen”). C'est le cas des anthroponymes thraces Aulu-centus, Aulu-tralis, Bure-bista, Dece-balus, Diu-zenus, Diza-tralis, etc., des toponymes Comi-dava, Crasalo-para, Germi-sara, Sarmizegetusa, Tarpo-dizos, etc., et même en des hydronymes: Conta-desdos; ou alors, ils étaient formés d'un *seul élément*, formant des “noms courts” (“Kurznamen”, “Kosenamen”), où l'élément suffixal paraît être absent, présent, ou doublé (Bithys, Bendis, Brea; ou Arti-la, Abrozés, Dorz-enthes, Drongilon, etc.)” (I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, p. 165).

“Les anthroponymes et toponymes composés des Thraco-Daces sont formés (comme chez tous les peuples, par exemple gr. Ἀριστο-τέλης, Δημοσθένης, Διο-γένης, Ὑάμπολις, Μεγαλόπολις, etc.) de deux radicaux simples joints, contenant alors deux notions qui se déterminent réciproquement, pour produire un sens, une idée (Aulu-centus, Aulu-poris, Diu-zenus, Germi-sara, etc.). Dans les langues bien connues (grec, slave, germanique, etc.) le sens et la corrélation des deux éléments onomastiques apparaissent de façon claire dans la plupart des cas, pouvant formuler même des “traductions” des noms propres d'hommes ou de lieux, de localités ou de tribus, d'eaux, de montagnes ou de dieux, etc.; mais en langue thrace la “traduction” ne peut se donner que très rarement, car bien peu des deux termes radicaux sont connus étymologiquement. Dans la majorité des cas, en effet, le rôle morphologique et sémantique de chacun des deux radicaux n'apparaît pas clairement” (I. I. Russu, *op. cit.*, p. 166).

Dans le cas du théonyme Zalmoxis on a affaire à un “Zweistämmiger Vollname”: Zal-moxis et non pas à un “Kurzname”, Zalmoxis ou Zamolxis.

Toujours des Zweistämmige Vollnamen ont aussi une partie des grands dieux des Indo-européens: Dyauspitar (Dyaus-pitar) chez les Indiens; Zeus (Patèr) chez les Grecs; Jupiter (Zeù-Pater) chez les Latins; Dispater (Dis-Patèr) chez les Celtes; Teutates (Teu-Tates), toujours chez les Celtes; Tir-Zio (chez les Germains); Zeuta (Zeù-Ta?) chez les Daces, Deipatures chez les Illyriens.

Jean Markale (dans *Les Celtes et la civilisation celtique*, Payot, Paris, 1973, p. 379) affirme: "Nous croyons (. . .) que Teutates renferme deux éléments: *Teu* ou *Deu*, c'est-à-dire dieu, et *tat* ou *tad*, c'est-à-dire Père. Teutates ne serait donc pas un nom commun comme on s'obstine à le penser depuis longtemps, mais tout simplement la forme gauloise de Dispater, le *Dieu Père*".

"Le (dieu du) ciel est par excellence le Père: cf. l'indien Dyauspitar, le grec Zeus Pater, l'illyrien Daipatures, le latin Jupiter, le scythe Zeus-Pappaios, le thraco-phrygien Zeus-Pappos" (M. Eliade, *Hist. des cr. relig.*, I, p. 201).

L'originalité de notre théonyme réside du fait que, à la différence des autres, qui représentent un dieu-père, celui-ci est l'archétype du chef de la famille patriarcale, dans la première génération ascendante patrilinéaire, le dieu des Daces étant ainsi analogue au "moș". Chez les Roumains contemporains le "moș" est une entité polysémantique: en premier lieu n'importe quel homme âgé; mais en tant que parent il est aussi l'homme qui fait partie de la deuxième génération ascendante d'Ego (grand-père paternel ou maternel), ainsi que de la première ou la deuxième génération collatérale (oncle maternel ou paternel et grand-oncle surtout maternel). La prédominance matrilinéaire du "moș", par rapport aux mêmes types de parents, mais d'ascendance patrilinéaire vis-à-vis d'Ego, qui sont aussi autrement dénommés, a été constatée, par nous, au "pays" de Loviștea (Roumanie) par le passé. Ce "moș" d'origine autochtone illyro-thrace, au sens (supplémentaire n.n.) de l'ascendant "le plus éloigné de la communauté villageoise ("obște")" (P. P. Panaitescu: *Introducere la istoria culturii românești*, Ed. Științifică, București, 1969, p. 159), représente seul, et surtout comme un homme égale parmi ses semblables —d'autres vieux "moși"— le prototype du personnage social le plus important, érigé avec ses pairs à la direction collective d'une communauté humaine, dont les membres s'estiment de même descendance par le sang, membres d'une même lignée, d'habitude fictive.

L'autorité du "moș" est dans ce cas d'essence gérontocratique, androcratique et patriarcale.

Or, ce type d'assemblée d'hommes libres (laquelle, avec un mot dace inconnu, signifiait peut-être à peu près la même chose que le mot "obște" chez les Roumains) existait aussi chez les Daces. Horace (65-8 av. J.C.) nous le dit de façon claire dans ses *Odes*: "Mieux vivent les rudes Gètes, dont les champs labourés et non séparés par des confins, leur apportent des fruits et des récoltes communs".

Il nous paraît plausible, selon l'opinion de nombreux historiens roumains, qu'entre la commune primitive et cette "obște" paysanne, au moins dans l'histoire des Roumains, il n'y a pas de différences essentielles.

D'ailleurs, le plus important sociologue roumain contemporain, H. H. Stahl, constate dans un ouvrage classique (*Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, Ed. Acad. R.P.R., 1958, p. 54): “les villages qui possèdent les terres en commun (‘sate devălmașe’) ne sont que des formes tardives de dissolution de certaines organisations beaucoup plus vastes, de caractère tribal”.

Les “moși” qui, en tant que *oameni buni și bătrâni* (des bons et vieux hommes), formaient le conseil dirigeant de chaque assemblée paysanne, arrivaient, après leur mort, dans une autre *obște*, celle-là céleste, où chaque mortel trouve sa place, toujours sous le même nom de *moș*. Et à la tête de tous ces morts-*moși* il y a *moșul-ăl-mare*, (le grand-*moș*). Le culte des ancêtres chez les Roumains est en réalité le culte des *moși*.

Conclusions

1. Le théonyme géto-dace Zalmoxis est formé de deux éléments lexicaux et d'une désinence.

Le découpage correct est: Zal-mox-is, car il s'agit d'un Zweistämmiger Vollname et non pas d'un Kurzname (selon l'avis de I. I. Russu, dans *Limba traco-dacilor*, p. 127, et d'une grande partie des chercheurs qui l'ont précédé).

Le premier élément lexical est constitué de l'appelatif dieu: dace **zal*, **zel* — prononcé, probablement, *zāl* (*zəl*). L'interjection roumaine “zău” (var. *zeu*), —cf. franç. Dame, pardi— représente peut-être une très ancienne contamination phonétique du latin *deus* et du dace *zal*. De même pour dieu, en roumain *Dumnezeu* (lat. *dominus* (*domine*) *deus*, il existe deux prononciations: *Dumnezeu* et *Dumnezău*, la seconde étant originaire et populaire. Le deuxième élément lexical est constitué du nom *moș*, prononcé probablement en dace *mos* (cf. roum. *moș*, alb. *motschë*).

L'extrapolation sur les sens initiaux supposés, qui nous sont inconnus, permet d'avancer qu'il signifiait: “homme âgé, parent, initiateur de lignée et de communauté, chef” (En albanais *motshtë* signifie “âgé”).

La désinence *-is* est, probablement, un ajout grec. Ainsi Zalmoxis serait le dieu-ancêtre, *Zăul Moș* (dace *Zālmoș*), un Deus Avus, plus ancien que tous les autres dieux, leur père.

Nicolae Densusianu est le premier chercheur qui, en *Dacia preistorica*, București, 1913, p. 213, fait ce découpage: Zal-mox-is. Mais il s'agit la seulement d'une intuition, une affirmation sans démonstration.

2. Des deux formes graphiques, toutes deux grecques, par lesquelles nous été transmis le nom du principal dieu des Thraces, le dieu suprême des Daces pendant peut-être un millénaire: *Zalmoxis* et *Zamolxis*, c'est la seconde qui est une métathèse tardive de la première (de la catégorie *Netindava-Nentidava*, *Koicodila-Koicolida*, *Oroles-Oloros*, etc.). Nous négligeons la forme *Salmoxis* et l'assimilons à la précédente. A partir de là, les explications étymologiques et sémantiques qui partent de la forme *Zamolxis* ont toutes les chances d'être erronées, se référant à un nom iréel.

D'autres explications sont naïves (celles de Porfirios, Rhode, Deubner, Kazarow, Rhys Carpenter), qui se basent sur ce conte de la peau d'ours dans laquelle devait être enveloppé le nouveau-né *Zalmoxis*. Il s'agit là "d'un calembour ethnologique mis en circulation par qui sait quel 'philologue' de l'Antiquité, à partir de la ressemblance avec la glose thrace douteuse *zalmos* 'peau, fourrure'" (I. I. Russu, *Religia...*, p. 95).

3. A la différence d'autres dieux, *Zalmoxis* n'est pas un dieu-père, mais un dieu-ancêtre, un *Deus Parens*, un *Deus Vetus*, un *Deus Avus*.

4. Du point de vue social et familial, *Zalmoxis* n'est pas l'expression d'un "pater familias", mais celle d'un parent vieux plus éloigné. C'est un vieux sage et savant, personnage de grande autorité dans la famille, dans la lignée, dans le clan, dans la tribu et aussi dans l'*obystea* où il a rôle de guide.

Il aurait été aussi le représentant le plus éminent du clan sacerdotal et de la lignée des rois daces, vénéré durant sa vie mais aussi après sa mort, comme héros adoré par le culte des ancêtres. Du héros vivant, terrestre, devenu une sorte de demi-dieu, il fut déifié par la mort. La filiation et la parenté réelles, associées avec les qualités politiques de guide sur la terre, transcendaient dans une filiation divine et cosmocratique.

Par sa position de dirigeant de la tribu et de l'*obyste* daces, où initialement il était le représentant des "comati", agriculteurs et bergers, il aurait passé, naturellement, aussi à la tête des rois, des rois-prêtres, des prêtres, des ermites (connus sous le nom de κτίσται, πολισται) et des "tarabostes", en général, notamment par sa force de modèle, adopté aussi par ces classes superposées de la société dace.

Ce modèle spécifique d'une société patriarcale, androcratique et gérontocratique, a été gardé aussi pour l'image du dieu, maître du monde "d'au delà", mais la structure de la divinité et ses fonctions ont été modifiées et enrichies, *procausa*, en mélangeant des caractères propres divins avec celles de prophète et de roi: "Il existait évidemment une confusion entre dieu, prophète et roi, qui est caractéristique pour cette nation" (N. Iorga: *Histoire...*, I, I, p. 92).

Il n'est pas impossible que, à travers quelques générations successives, certains changements et "détrônements" celestes eurent lieu de temps en temps. Quelques épithètes, attribuées au dieu, que nous devons deviner à travers les transcriptions corrompues, nous le laissent penser: *Auluzilmis* (dace *aulu* "aimé"), *Abrozelmis* (dace *abro* "fort"), *Diazelmis*, *Dulezelmis*, *Ebryzelmis*, *Mestuzelmis*, *Zelmoutas*, *Zermodigestos*, *Zilmisso*, *Zylmyzdrinus*, *Zalmodegicos* (**Zalmodegicos*, par métathèse, de **Zalmodgeticos*, ou *Zalmos des Gètes*), par exemple, aurait pu être l'un des chefs de tribu prétendant à la déification, au détriment d'un autre *Zalmox*, tout à fait comme *Zermodigestos*. En suivant le même raisonnement, nous supposons aussi l'existence possible de certains *Zalmoxburebista*, *Zalmoxcomosicus*, *Zalmoxsorilo*, *Zalmoxdurpaneus*, *Zalmoxdecebalus*, en qualité de rois déifiés.

De même, l'abstraction à un moment donné du dieu n'est pas impossible.

Sortant du cadre étroit d'un hénouthéisme tribal, il avait évolué vers un monothéisme ethnique panthrace.

Quoi qu'il en soit "Le Roi prolonge au Ciel son existence terrestre: assis sur le trône, il reçoit les hommages de ses sujets et continue de juger et de donner des ordres" (M. Eliade, *Hist. des religions*, I, p. 108).

Il n'est donc pas le représentant de la divinité céleste, reflété dans les consciences des hommes, mais la transposition dans le ciel d'un type d'organisation sociale qui a comme chef le *moș* de la lignée royale ou sacerdotale, qui a vécu et mourut et a été choisi par les siens comme le plus grand parmi les morts et les vivants de tous les hommes libres de la tribu.

5. Sous cette lumière, le monothéisme de *Zalmoxis* (avec un panthéon mineur, synchrone, différent, et sûrement plus ancien) résulte de la singularité de ce personnage social qu'est le *moș*, adoré comme dieu.

6. *Zalmoxis* n'est pas un dieu primordial. D'autres dieux l'ont précédé: "A la tête des dieux se plaçait au commencement *Sabazios*" (N. Iorga: *Histoire* ..., I, p. 25).

Et qui aurait pu être avant *Sabazios*? *Ignoramus* et *ignoramus*... *Zalmoxis* fait partie d'une génération divine ultérieure, il est une création endogène, originale, parmi les dieux des Indo-européens et une création historique.

7. Du nom de ce dieu, il ne ressort aucun caractère chthonien ou ouranien.

Mais l'on peut croire que la genèse de *Zalmoxis* coïncide avec, ou précède de peu, l'apparition du rite de l'incinération des morts chez les Daces, car le changement d'un rite aussi important que l'enterrement, aurait pu être déterminé par un changement de conception religieuse. (L'inhumation, elle aussi, a succédé à l'incinération, après l'avoir précédé). "Encore du VIe

siècle, à Bîrşeşti, dans le sud de la Moldavie et à Ferigile, en Petite-Valachie, les Gêto-Daces passent à l'incinération" (Hadrian Daicoviciu, *Dacia*, E.P.L., Bucureşti, 1968, p. 53).

Or l'incinération, par la fumée qui transporte le mort dans le ciel, peut signifier un passage direct au dieu de ce ciel. Donc *Zalmoxis* semble être un dieu uranien.

Dans l'hypothèse d'un dieu chtonien, il ne pouvait être qu'une divinité des pics élevés, de montagne.

8. Enfin, la genèse du dieu, que l'on pourrait situer quelques siècles avant que Hérodote le mentionne, a eu lieu au sein même des populations du Hallstatt C-D, chez des agriculteurs et pasteurs organisés en communautés basées sur la parenté du *sang*, dans le cadre des tribus, et en démocratie militaire. On peut avancer les VIIIe et VIIe siècles av. J.C. pour cette genèse. Les hommes âgés, dépositaires pour le moins d'une grande expérience de vie, étaient précieux et rares. De là, l'isolation et la délimitation au sein du groupe social des tendances gérontocratiques concrétisées dans les *moşi*, tendances qui vont survivre dans les collectivités traditionnelles de paysans libres (*moşneni, răzeşi*) de Roumanie, jusqu'à nos jours.

En effet, une des négligences phonétique d'Hérodote est excusable parce que objective: celle de ne pas savoir comment noter, avec les lettres de l'alphabet grec, des sons inexistants dans sa langue. Mais l'excuse ne trouve plus sa place, bien que le procédé était commun, quand l'historien ajoute au nom de ce dieu une désinence grec que, en faisant ce nom peu reconnaissable. De toute façon nous lui devons toute notre reconnaissance pour le fait d'avoir sauvé de l'oubli la principale divinité des tribus gétodaces: Ζαλ ΜοS.